



Matthieu Clainchard
Peinture de grande hauteur, 2010;
titre, 2010; Broken glass everywhere
pissing on the stairs, you know they
care / I can't take the smell, I can't
noise no more, 2010; Double symé
2010

Matthieu Clainchard Triangle, Marseille

Par Patrice Joly

Le vernissage de l'exposition solo de Matthieu Clainchard, membre fondateur des mythiques *Bad Beuys Entertainment*, bande d'artistes banlieusards dont on a un peu perdu la trace, coïncidait avec la sortie du catalogue «raisonné»⁽¹⁾ du regretté quatuor de choc. Invité par Dorothée Dupuis, nouvelle directrice et programmatrice de l'association Triangle dans la célèbre Friche la Belle de Mai, à Marseille, le Bagnoletais a conçu son projet sous l'emprise d'une double contrainte, celle d'être son propre metteur en scène tout en étant invité à convier d'autres artistes. L'exercice du *curating* de son propre travail augmenté d'une sélection de celui des autres se complique ici d'une scission entre deux espaces où dans l'un, on ne trouve que ses œuvres (hormis une pièce à contre courant du génial Lewis Baltz, une capture ultra minimaliste d'un paysage d'armoires métalliques à la McCracken), alors que dans l'autre, elles côtoient une multitude d'invités. Une première *salle Matthieu Clainchard* donc, remarquablement tendue où s'exprime un vocabulaire assumant pleinement un héritage de la revalorisation critique du contexte qui lui fait littéralement coucher les monumentales cimaises du centre d'art les unes sur les autres, aligner une collection de miroirs de brocanteur – allusion à une pièce des BBE, *Off the Wall*, réflexion sur les halls d'entrée au statut intermédiaire – dresser une palissade composée de bardages anti affichage repeinte aux couleurs improbables des rastas et du conseil général des Bouches-du-Rhône ou encore produire une véritable peinture abstraite en appliquant à la lettre les consignes de sécurité des employés de la ville quant à la hauteur de travail permise par les assurances, répond à un deuxième espace

nettement plus diffus.

Le va-et-vient entre les deux espaces entretient une confusion à peu près bien contrôlée où les notions de signature se retrouvent fortement perturbées par des jeux sur la référence et la citation pour le coup totalement maîtrisés: Clainchard fait partie d'une génération imbibée des enjeux de la réappropriation et du *reenactment*. Toute la deuxième salle peut être considérée comme une réponse à la notion de propriété intellectuelle et de droit d'auteur dont il s'emploie à faire sauter habilement les verrous, non pas qu'il soit un redoutable apologue du piratage, mais simplement il remet en question une logique de rente à laquelle il oppose une espèce de *left attitude*⁽²⁾: ainsi deux murs sont couverts de gigantesques «Vasarely» qui, à bonne distance ont l'allure de vrais Vasarely mais qui, de près, font apparaître les défauts d'un wall painting totalement irrespectueux des exigences picturales du père de l'op art: ou comment échapper à l'ire d'une fondation très sourcilieuse sur le sort de ses royalties. De fait, la pratique de Clainchard cherche avant tout à mettre en évidence les ressorts de l'appropriation comme source de redynamisation de la création, en s'appuyant fortement sur le modèle de la musique rap qui irrigue tout son travail. Ce modèle d'appropriation/réappropriation se voit malicieusement mis en lumière dans une petite salle dédiée au caviardage de graffitis qui réunit une dizaine d'artistes, de Dennis Hopper à Dector et Dupuy. Même s'il ne s'agit pas d'une réappropriation à la Sturtevant, elle focuse sur une pratique qui se nourrit d'un art de rue non autorisé, «réactualisé» par la censure avant d'être à nouveau photographié par des artistes qui lui redonnent un nouveau statut: c'est cette histoire de renaissances multiples via l'enregistrement de ses divers recouvrements qui fait sens. Cet engouement pour un art de rue non normé rejoint parfaitement les préoccupations d'un artiste attaché à raviver

l'éclat d'objets d'emblée pensés com qualités, ce qui peut également s' comme une résistance au contexte. Par il est familier des stratégies de confusi espace privé et espace public, de séct de ces entre-deux qui finissent par ne que de la vacuité à tous les niveaux, m de celles destinées à économiser et n production du décor urbain: on le sen un poisson dans son aquarium Ikea pastiche les fameuses bornes/pots qui finissent invariablement par tr: destin d'empêcheurs de circuler en encore quand il utilise à loisir cette couleur chocolat «*jamais vraiment sa vraiment propre, mais toujours moç* fameux crépi à usage universel. Mais l curatorial pêche un peu au final par grande profusion de pièces qui fini brouiller les intentions du curateur arti: bien même individuellement elles se grande qualité: ainsi le côté écran «*étagères*» de Liam Gillick est rarem bien mis en œuvre, la pièce de Vincent produite par la récupération d'un menuisier est une vraie petite perle et Brouwn d'entrée est simplement magi justesse et d'épurement conceptuel. E que le curateur se soit un peu lai: trop de générosité et à son désir d tout rassembler.

⁽¹⁾ *Outshirting*, tel est le titre à peu près intraduisible des BBE aux éditions Monografik.

⁽²⁾ Pour faire référence au copyleft, mouvement à au copyright et prônant une pensée de la cré repose pas uniquement sur le principe de la pr droit d'auteur.

Matthieu Clainchard
Triangle, Friche la Belle de Mai, Marseille
20 AVRIL - 12 JUIN 2010
Avec Fayçal Baghrich, Lewis Baltz, Yves Bélot
Brouwn, Dector & Dupuy, Vincent Ganivet, Liam
Halley, Dennis Hopper, Colombe Marcasiano, Bei
Veit Stratmann, Raphaël Zarka.

IT'S LIKE A JUNGLE SOMETIMES IT MAKES ME



au premier plan : Matthieu Clainchard, « Jungle concrète », le poteau rose et autres repères cosmologiques (les petites colonnes), 2010, Acier, peinture, Production Triangle
 au mur : Peter Halley, « Choice of screens », 1998, Acrylique, acrylique Day-Glo, acrylique métallique et Roll-A-Text sur toile, Courtesy Galerie Xippas, Paris

MATTHIEU CLAINCHARD,
LA VILLE ÉGAREMENT.
 par Xavier Girard

Artiste-curateur d'expo, hier membre du collectif *Bad Beuys Entertainment*, Matthieu Clainchard assisté de Dorothée Dupuis expose au Triangle, du 20 avril au 30 juin, les pièces d'une douzaine d'artistes sous l'invocation en forme de mix d'une petite ritournelle urbaine : *It's like jungle/sometismes/it makes me wonder/how i keep/from going under*. Le texte ne fait pas titre mais on croit deviner que la jungle dont il est question ici est d'asphalte et ses prodiges moins propices à l'émerveillement qu'à l'état d'esprit du type qui en vient à se demander quel est exactement le sujet de l'exposition, pourquoi il s'y tient et de quel dessus-dessous il s'agit, bref par quoi va-t-il devoir passer, quelle suite d'épreuves il lui faudra franchir et avec quel espace-temps en découdre une fois franchie la Friche, le temps d'y errer dessous ses plateaux de béton. Il sera assez vite fixé par une série d'images d'une

16

rue en chantier comme en publiaient Les Cahiers de l'Art vivant en 1971, un instant tentés de prêter attention aux dérives situationnistes. Le thème (bien qu'un tel terme en un tel contexte nécessite une sérieuse révision) qui organise le tout serait donc la Ville. Non pas ses représentations comme dans *Dreamlands* l'expo que l'on peut voir jusqu'au 9 août au Centre Pompidou à partir des reconstitutions qu'on en a faites et que l'on continue à produire aujourd'hui à Pékin, à l'occasion des expositions universelles. On ne trouvera ici ni la ville moderne de Fernand Léger ni celle d'Andreas Gursky, hantée par la duplication agonistique, ni les entreprises archéologiques de Stéphane Couturier ou les contes d'apocalypse de Kader Attia et de Liu Wei ou la ville Disneyland de Martin Parr mais des configurations qui exigent du visiteur qu'il fasse appel moins à un imaginaire prospectif qu'aux « dessous » d'une réflexion née de la pratique quotidienne. Les façades d'Yves Bélogeur ont beau être recomposées et conçues comme des « monstres » architecturaux de la banalité

WONDER HOW I KEEP FROM GOING UNDER (BIS)

urbaine, elles donnent à penser que la « jungle » des villes est d'abord un système en guerre. Le triomphe de la clôture bétonnée, l'enclosure généralisée qu'elles dépeignent n'a rien de la Cité radieuse dont rêvait la modernité. La toile de Peter Halley, aux gris classiques, très différente de celles aperçues le mois dernier à New-York chez Mary Boone, si intensément colorées et vibrantes de rouges verts et jaunes acides texturées à gros grains qu'elles faisaient mal



à gauche : Lewis Baltz, « Organisation Européenne pour la Recherche Nucléaire (CERN) », 1989-91, C-Print, diasec, Courtesy Galerie Thomas Zander, Cologne
 à droite : Matthieu Clainchard, « Inna Furiani style », 2010, Bois, acier, peinture, Production Triangle

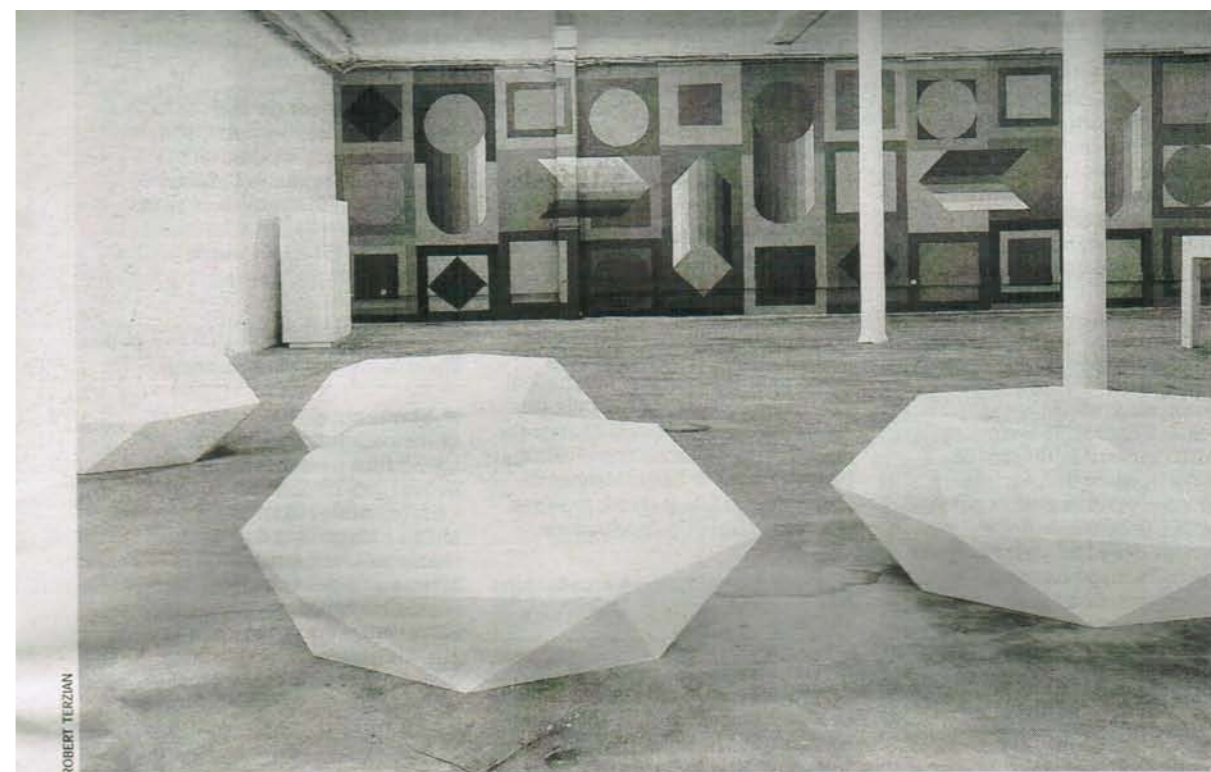
aux yeux, reportait dans sa géométrie cadastrale la ville de haute sécurité que rien désormais ne protégerait plus des attaques terroristes, ses couleurs toxiques et son linéaire carcéral lui donnant l'air d'une catastrophe achevée. L'image de Lewis Baltz — un espace de rangement quadrillé de meubles métalliques — non plus que le mobilier de Iam Gillich, ne prêtait à confusion. La ville est l'épitomé d'un ordre policier, le chef d'œuvre du rangement fonctionnel, l'apothéose d'un pouvoir anonyme dont les habitants sont exclus. Et ce ne sont pas les croquis d'orientation de Stanley Brouwn qui le guideront dans son errance d'homme-boîte d'après la catastrophe. Aussi ne faut-il pas s'étonner (*it makes me wonder*) que lors de la vente d'objets divers organisée à l'occasion de l'exposition, l'une des enchères les plus remarquables ait été une collection d'annonces de chats perdus. La ville de Matthieu Clainchard oscille entre les rubriques de la scène de quartier et du laboratoire sécurisé. On se souviendra qu'en 2003 il avait en même temps exposé (chez Corentin Hamel) une vidéo de faux tournage de film en milieu urbain avec ventousage et déventousage de la rue et non loin des capteurs de sons parasites brasillants sous terre. L'inframonde de la ville le requiert de la même façon que ses saynètes les plus spectaculaires. Le chantier de catastrophe et les miroirs de l'antiquaire y font plutôt bon ménage. La vitre brisée d'après match cohabite très bien avec les simulacres de

verre en sucre filé des cascadeurs. La peinture abstraite et les badigeons des murs produisent des effets similaires. La ville de Clainchard est placée sous le signe de l'équivoque infinie. On y déambule en circuit fermé — pas l'ombre d'une végétation ne vient en perturber le programme — mais sans en connaître les limites. Entre les pièces exposées, seuls les paradoxes ont droit de cité. Le simulacre de vitre se reflète dans un mur de miroirs de salle de vente. Les sinistres armoires de Lewis Baltz et les bardages de métal de même couleur composent un décor somme toute assez pimpant. Morale de la ville selon Clainchard ? On y tourne peut être en rond comme le répète Le grand blond à la chaussure noire mais c'est en sautant d'un pied sur l'autre, comme si nous n'étions plus à même de savoir si nous y sommes, comme le dit Pascal, « ici plutôt que là. »

X.G.

Matthieu Clainchard
 « exposition personnelle »
 avec des œuvres de Fayçal Baghriche, Lewis Baltz, Yves Bélogeur, Stanley Brouwn, Dector & Dupuy, Vincent Ganivet, Liam Gillick, Peter Halley, Dennis Hopper, Colombe Marcasiano, Benjamin Seror, Veit Stratmann, Raphael Zarka.

du 20 avril au 12 juin 2010
 Triangle France
 Galerie de la Friche la Belle de Mai - Marseille
www.trianglefrance.org



Hexagones/ Adventices, de Matthieu Clainchard, l'abstraction sortie des trottoirs.

Arts visuels. Le « Printemps de l'art contemporain » porte un regard sur la cité, à la Friche Belle de Mai.

L'artiste révèle l'art de la ville

■ Chaque ville accumule plus d'art dans chacune de ses rues, de ses places et de ses friches que dans tous les musées du monde. Et même si cela est contestable, la ville restera toujours plus fréquentée que le plus prestigieux des musées. Alors pourquoi ne pas s'aiguiser un peu l'acuité, s'affiner un peu l'esprit, pendant le Printemps de l'art contemporain à Marseille ?

Des artistes y exposent des substances urbaines comme autant de messages subliminaux sortis de notre quotidien. Matthieu Clainchard, invité par les Marseillais de Triangle-France, propose 37 œuvres (jusqu'au 12 juin de 15h à 19h à la Friche Belle de Mai), dont quelques-unes d'autres artistes, qui chatouillent cette impression de déjà vu. Ces poteaux signalétiques qui ordonnent habituellement à notre inconscient d'attendre, de passer, de ralentir ou de partir, et qui, ici, dénudés et colorés, sont soustraits de leur fonction pour ne

« Se moque-t-on de moi ? », s'interroge le Surmoi. Au Moi de reprendre le pouvoir, au spectateur de construire son histoire. Devant cette « *peinture de grande hauteur* », il y percevra un paysage, tout en profondeur, 4 plans comme plongés dans un brouillard. Et peu importe qu'il s'agisse en fait du travail de 4 peintres en bâtiments des collectivités dont les autorisations de hauteur de travail sont liées à leur police d'assurance. L'œuvre devient alors la réplique d'un phénomène urbain aléatoire, dont la poésie s'affiche à tous les coins de rue. Avec l'aide de Matthieu Clainchard, le spectateur saura y porter plus d'attention, une fois redevenu passant...

Vent d'inspiration sur le toit

Ce même passant sera cette fois tiré par l'ourlet du pantalon quand il se fera spectateur de l'installation *Unexpected* de Madeleine Chiche et Bernard Misrahi du Groupe Dunes sur le toit

pavés, dans les fissures et dans les trous, ces végétaux qui n'en ont que faire que la ville ne soit pas naturelle. Ces plantes invasives sont ici mises en lumière et en questionnement, interrogées par le vent et déplacées par les ruissellements. *Linaria supina* a migré vers des carrés voisins, et formé une ligne entre les cailloux. Déplacement sans autre frontière que les conditions d'existence. Se répandent-elle dans le sens du vent ? Ici les souffles d'inspirations des artistes semblent avoir été influents.

La ville est façonnée par des architectes, des ingénieurs, des paysagistes, par les travaux publics, elle est modifiée par le vent, le soleil, les piétinements ou les politiques ; durant ce Printemps de l'art contemporain à Marseille elle est brillamment révélée par plusieurs artistes qui ont compris qu'elle restera toujours « pratiquée » par ses habitants.

PHILIPPE PUJOL

▲ Programme et infos de toutes

EXPOS

CETTE SEMAINE

vernissages

MATTHIEU CLAINCHARD

Jusqu'au 5 juin à Marseille

Vue de l'exposition, courtesy de l'artiste



Artiste (ex-membre du collectif Bad Beuys Entertainment) et commissaire d'expo, Matthieu Clainchard déploie à la Friche Belle de Mai un paysage urbain conçu à la fois

comme "un lieu, une durée, un espace mental et un lieu de culture". Et réunit pour l'occasion une douzaine d'œuvres signées Fayçal Baghriche, Yves Bêlorgey, Liam Gillick, Peter Halley ou Raphaël Zarka.

A Triangle, Friche Belle de Mai, 41, rue Jobin, tél. 04.95.04.95.11, www.lafriche.org

FABIEN GIRAUD & RAPHAEL SIBONI

Jusqu'au 22 mai à Paris

"Et si quelque part quelque chose se mettait simplement à vous remplacer."

A la galerie Loevenbruck, 40, rue de Seine, Paris VI^e, tél. 01.53.10.85.68, www.loevenbruck.com

LA DIAGONALE DU VIDE

Jusqu'au 5 juin à Lyon

Andreas Döbler: The Crown of Creation, 2005, courtoisie L'Armenist Dreyfus et La Salle de Bains, Lyon



Une expo collective en forme d'hommage aux mythologies rohmériennes. Au programme : trois toiles abstraites du New-Yorkais David Malek, une peinture psyché d'Andreas Döbler, des sculptures de Pierre Vadi et Simon Boudvin, ainsi qu'une installation de Justin Meekel inspirée par l'histoire extraordinaire du familistère de Guise.

A la Salle de bains, 27, rue Burdeau, Lyon 1^{er}, tél. 04.78.38.32.33, www.lasalledesbains.net

LA MOITIÉ DES CHOSES

Jusqu'au 26 juin à Paris

Vue de l'exposition, Benjamin Seror, Clément Rodzielski, photos Aurélien Maly



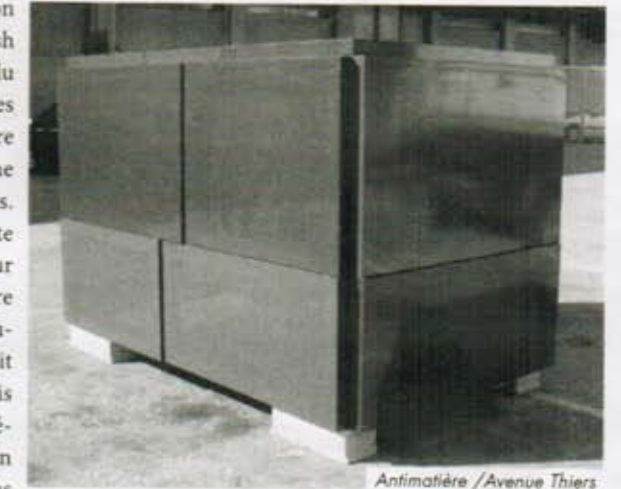
A Bétonsalon, transformé pour l'occasion en lieu d'exposition et de production, une expo en trois volets réunit cinq artistes

(Simon Fravega, Chloé Quenum, Jean-Charles de Quillacq, Clément Rodzielski, Benjamin Seror). A Bétonsalon, 9, esplanade Pierre Vidal-Naquet, rez-de-chaussée de la Halle aux Farines, Paris XIII^e, tél. 01.45.84.17.56, www.betonsalon.net

Que d'la triche

Pour sa première exposition-commissariat d'envergure, Matthieu Clainchard offre à la Salle des Colonnes de la Friche une exposition digne de ce nom, dans laquelle l'artiste met en scène une réflexion autour de l'idée de culture urbaine. Qu'il soit physique ou mental, l'espace urbain et ses représentations codifiées servent ici de lien entre les œuvres signées Clainchard et celles d'autres artistes qu'il a convoqués.

L'exposition *It's like a jungle...* emprunte son titre à un morceau de Grandmaster Flash qui rompt avec une certaine hypocrisie du milieu hip-hop et décide d'en interroger les fondements, un peu comme en peinture on questionne la forme et le fond. L'œuvre d'art est une forme esthétique, ou pas, qui dit quelque chose, ou pas. Avec une lucidité de rigueur dans le regard qu'il porte sur les choses de l'art et les autres, Clainchard joue sur les deux tableaux, en utilisant les codes de la sculpture abstraite géométrique et de l'art minimal — deux mouvements qui prônent l'art pour l'art sans que celui-ci soit nécessairement porteur de message ou d'histoire. Mais si les pièces de Clainchard s'affirment dans cette esthétique que l'œil averti identifie spontanément, elles n'en sont pas moins pourvues d'une réflexion sur ce qui nous est plus proche. Sous ses faux airs minimalistes, *Antimatière/avenue Thiers* dénonce par exemple une certaine propension des pouvoirs publics à instaurer un contrôle omniprésent plutôt que de se préoccuper de confort public. Chaque pièce de l'exposition se lit ainsi selon plusieurs degrés de lecture. L'artiste puise dans les théories de l'art contemporain tout en défendant un propos plus sociétal, dont les mots d'ordre seraient lucidité et vigilance, parce que les apparences sont souvent trompeuses et que Clainchard aime jouer des tours au spectateur. Glisser une blague, tromper l'œil (*Brownbox #4*), ironiser sur un concept qui va chercher un peu trop loin (*Pink/Brown/White*), dupliquer, répliquer... Tricher. Parce que l'art, c'est aussi de la triche, depuis la perspective jusqu'à son système de diffusion et d'exposition. *Sans Titre* — un mur-cimaise blanc qui s'est écroulé — fait référence au « white cube », que Brian O'Doherty définissait comme un espace factice hors du temps qui fait art, non sans une certaine perversion du système. L'art s'interroge sur lui-même, sur ses codes et ses systèmes, comme une mise en abîme. Il étend cette remise en question à d'autres domaines parce que « nous n'avons que l'art pour ne point mourir de la vérité. » (Friedrich Nietzsche)



Antimatière / Avenue Thiers

CÉLINE GHISLERI

Matthieu Clainchard - *It's like a jungle sometimes. It makes me wonder how I keep from going under (bis)* : jusqu'au 5/06 à la Galerie de la Friche la Belle de Mai (41 rue Jobin, 3^e). Rens. Triangle France : 04 95 04 96 11 / www.trianglefrance.org